

Michael Moore, vu de gauche et de droite

Erhard Taverna

Le public qui se rend au cinéma pour voir les films du metteur en scène américain Michael Moore connaît sa marque de fabrique: beaucoup de manichéisme, une façon de polémiquer sans complexe, force manipulations et des représentations de soi parfois insistantes. L'homme aime la provocation, la controverse et le show. Il excelle tellement sur ce dernier point que même si ses films sont simplificateurs à l'extrême, ils sont captivants, pointus et attachants, malgré toute leur rhétorique morale.

«Sicko»*, la dernière en date de ses créations, dans laquelle le polémiste professionnel, le populiste et le prédicateur veut placer le système de santé américain dans le collimateur, n'échappe pas à la règle. Comme toujours, une part de vérité se situe au cœur de son œuvre. Etant donné qu'il n'existe pas en Amérique de caisses-maladie légales ni une assistance médicale de base financée par les impôts, le peuple doit s'assurer à grands frais ou, comme 50 millions de personnes, renoncer à une quelconque protection d'assurance. Une situation déplorable dans un pays qui compte le plus grand nombre de Prix Nobel de médecine depuis 1950. Aux Etats-Unis, le fossé entre les pauvres et les riches est aussi profond qu'à l'époque de la Grande dépression. C'est dans ce contexte qu'il faut voir les exemples qu'on nous montre de gens dans la misère luttant pour la survie et qui restent sur le carreau, recensés de façon propre en ordre en tant que sinistrés. Si ces exemples de grands malades que l'on abandonne ne sont pas des cas exceptionnels, alors il y a vraiment quelque chose de pourri dans ce pays qui nous sert à la fois de modèle et d'avertissement, tant il est vrai que chacune de ses évolutions sociales finit par rejoindre l'Ancien-Monde.

Moore polarise l'opinion publique comme peu de cinéastes. Après avoir réglé leur compte en bloc aux lois américaines sur les armes et les manipulations des marchands d'armes, il lance à présent une bordée contre les inégalités injustifiables du système de santé des Etats-Unis. Alors que le film a été couronné à Cannes et que son auteur est fêté de manière peu réfléchie par une certaine gauche européenne comme un roi, il est honni par la droite américaine. Elle lui dit qu'il est un marxiste crachant dans la soupe, un clown triste, que son œuvre est si bête et ses fans si stupides que le film peut servir de test d'intelligence.

Dans «Sicko», Moore fait soigner et guérir quelques patients dans des hôpitaux cubains, ce qui lui a valu une plainte pour enfreinte à la loi sur les embargos. Il est en outre tout sourire pour l'assistance médicale française, canadienne et britannique. Cette mise en parallèle naïve donne à ses assaillants une munition bienvenue. Avec mépris, ses détracteurs lui indiquent à bon droit les longues files d'attente et le double jeu de Cuba où règne une médecine à deux vitesses poussée à l'extrême et dont profitent les touristes argentés, laissant le peuple se contenter de la cure minimale des démunis. Puis ils citent les Français, qui travaillent 35 heures par semaine, sont en grève la plupart du temps et ne sont pas capables de lutter contre une saison torride. Les manquements constatés ailleurs détournent l'attention des problèmes qu'on a sur place. Moore ose critiquer les excès du marché libre, si bien que l'on se retourne contre lui. Il existe toute une série de films inconnus chez nous qui, aux Etats-Unis, présentent un système de santé étatique comme étant complètement inutilisable et conduisant tout droit au piège du rationnement et à un colapsus économique à la soviétique. Nulle part au monde le système de santé publique n'a été aussi déréglementé, vidé de son sens et poussé vers le rendement qu'aux Etats-Unis. Il n'existe pas encore chez nous de conditions à l'américaine. Cela dit, et vu le nombre d'économistes et de politiques qui sont à l'affût de lacunes dans notre marché social européen érodé, «Sicko» est à tout le moins un signal d'alarme. A coups d'accusations, d'exagérations et d'insinuations, on produit à dessein une culture de l'envie. Celle-ci nourrit un terreau mental qui devrait nous aider à accepter des recettes analogues pour notre système de santé. Mise sur pied d'égalité des hôpitaux privés, libre choix de l'hôpital, nouveaux modèles de financement sur le dos des contribuables cantonaux: presque toutes les propositions parlementaires saluent les bienfaits de la concurrence sans entraves. Quant à savoir qui paie l'addition, on se tait sur cette question en période d'élections. Les attaques de Moore ne sont pas si faciles à contredire que ses détracteurs veulent nous le faire croire. Le pays des possibilités illimitées nous a toujours montré l'exemple, pour le meilleur et pour le pire.

* Sicko. Réalisation: Michael Moore. Etats-Unis; 2007. 116 minutes.